

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA, LE DERNIER GUÉPARD, AU MILIEU DES HYÈNES

Le dernier Guépard, au milieu des hyènes

Le Figaro · 5 Aug 2017 · Par Jacques de Saint Victor

Le prince sicilien mourut alors que les éditeurs italiens avaient refusé son manuscrit. Il devra son salut et sa postérité à Giorgio Bassani, mais surtout au cinéaste Luchino Visconti.

L'ÉTÉ DU FIGARO Révéls après leur mort 6/6 Par Jacques de Saint Victor

Le dernier Guépard, au milieu des hyènes

LITTÉRATURE

Le prince sicilien mourut alors que les éditeurs italiens avaient refusé son manuscrit. Il devra son salut et sa postérité à Giorgio Bassani, mais surtout au cinéaste Luchino Visconti.

Un des plus grands romans italiens du XX^e siècle, *Le Guépard*, porté au cinéma par Visconti, aurait bien pu rester à jamais ignoré, sans les circonstances de sa publication, en 1958, lorsque pour être dit du prince. Son auteur, le prince sicilien Giuseppe Tomasi di Lampedusa, duc de Palma, était déjà mort depuis plus d'un an, après avoir écrit un double mille des deux plus importantes éditions italiennes, Mondadori et Einaudi. Qui pouvait bien alors se soucier de l'unique roman d'un homme si connu ? *Il Gattopardo* (Lampedusa employait une simple arde, c'est tout le), mais qui est resté dans sa vie volontairement une œuvre, grand roman politique, n'ayant jamais cherché à s'insérer dans le milieu littéraire romain. L'auteur du *Guépard* n'est mort que très récemment à l'âge de 70 ans, ce qui lui a permis de voir ses œuvres publiées et de les faire lire.

Lampedusa se souvenait d'un petit groupe d'amis, comme le jeune Francesco Orlando, qui a lu le roman dans un salon de Lampedusa (1963) un des écrivains les plus proches sur le vieillesse du vieux prince. Pour grand spécialiste de littérature comparée à l'école normale de Pisa, Orlando avait écrit un livre pendant un certain temps à rencontrer Lampedusa, car, comme beaucoup d'intellectuels bourgeois, il avait une certaine préférence pour les milieux nobiliaires qui ne brillent pas par leur culture. « Mon œuvre associe deux milieux (nobles et bourgeois) et je ne suis pas un bourgeois », écrit Orlando.

Mais Lampedusa n'a rien du personnage de l'officier mondain ou du chasseur ignare. Tout au contraire, il était un dilettante de la culture, ce qui lui a permis d'acquiescer une obligation dans son milieu, le prince avait en réalité une certaine culture. Tous les grands auteurs n'ont d'ailleurs jamais un langage, mais toujours une certaine personnalité. Ayant passé la première partie de sa vie à méditer l'histoire, tout en voyageant, Lampedusa s'est adonné comme à l'étude de la littérature, en particulier anglaise et française, langues qu'il maîtrisait comme l'italien. Son pontificalisme aristocratique, mêlé d'humour, a influencé particulièrement ceux qui appelaient les événements maigres, en particulier les mentalités françaises, comme la Rochefoucauld, sans parler de La Fontaine ou Molière, plutôt que les

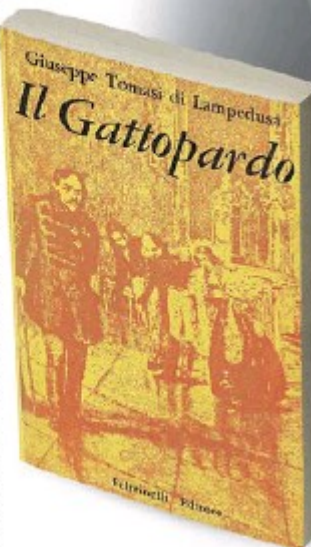
plus dans tout l'Europe, avec la révolution néolibérale des années 1980 dont on voit aujourd'hui le triomphe irrévocable, y compris en France.

Lampedusa reçoit la terre de Vittoria (qui restait sans objet car il venait d'être vendu) peu de temps avant de mourir, le 23 juillet 1957. Le prince s'en donne à cœur avec l'idée qu'il mourait à peine publié, ce qui n'a pu que contribuer à son isolement.

Mais un an après sa mort, le grand écrivain Giorgio Bassani, l'auteur du *Jardin des Finis-Génies*, découvre le manuscrit (la copie de Lampedusa) grâce à la fille de Benedetto Croce. Bassani se souvient d'ailleurs par la publication narrative et la force humaine qu'il se dégage de cette histoire universelle où l'on voit une famille noble emportée par les événements de l'histoire, d'une façon comme toutes les familles que la famille juive des Flavi, mais avec un résultat tout aussi implacable. Bassani a heureusement saisi les potentialités idéologiques d'un *Vittoria*. Il est l'un de la vieille bourgeoisie juive de Ferrare, et avait à Lampedusa traité son *Vittoria* révolutionnaire l'histoire. Le roman est donc publié en 1958 chez Einaudi où Bassani dirige une collection, et Lampedusa retrouve ainsi un grand succès. Il devient même le premier « best-seller » italien de l'après-guerre, remportant le prix Strega, l'équivalent du Goncourt. L'auteur est alors en vacances, mais il a une nouvelle politique lancée par la gauche italienne « progressiste ».

La critique de problèmes liés avec l'histoire et le style « érudite » du prince, les milieux communistes, non contents d'avoir manqué le chef-d'œuvre, l'attaquent en force et accusent son auteur d'être « réactionnaire ». C'est paradoxalement l'intervention du Prince de Louis Aragon qui met fin à l'offensive communiste dans la littérature. Dans « *Le Guépard* et la Charrue », publié dans *Les Lettres françaises* en février 1960, le grand poète prône que le *Guépard* est peut-être écrit par un aristocrate mais qu'il n'est en fait qu'un des plus grands romans du XX^e siècle, relevant de se poser la question de savoir si c'est un roman ou un roman « de droite ». Son œuvre est « éternelle » dans l'histoire et se peut être « éternelle » dans l'histoire.

La critique de problèmes liés avec l'histoire et le style « érudite » du prince, les milieux communistes, non contents d'avoir manqué le chef-d'œuvre, l'attaquent en force et accusent son auteur d'être « réactionnaire ». C'est paradoxalement l'intervention du Prince de Louis Aragon qui met fin à l'offensive communiste dans la littérature. Dans « *Le Guépard* et la Charrue », publié dans *Les Lettres françaises* en février 1960, le grand poète prône que le *Guépard* est peut-être écrit par un aristocrate mais qu'il n'est en fait qu'un des plus grands romans du XX^e siècle, relevant de se poser la question de savoir si c'est un roman ou un roman « de droite ». Son œuvre est « éternelle » dans l'histoire et se peut être « éternelle » dans l'histoire.



Giuseppe Tomasi di Lampedusa

« Le prince s'est éteint avec l'idée qu'il ne serait jamais publié, ce qui n'a pu que conforter mélancolie » sa

L'un des plus grands romans italiens du XX^e siècle, *Le Guépard*, porté au cinéma par Visconti, aurait bien pu rester à jamais ignoré, tant les circonstances de sa publication, en 1958, tiennent pour

ainsi dire du miracle. Son auteur, le prince sicilien Giuseppe Tomasi di Lampedusa, duc de Palma, était déjà mort depuis plus d'un an, après avoir essuyé un double refus des deux plus importants éditeurs italiens, Mondadori et Einaudi. Qui pouvait bien alors se soucier de l'unique roman d'un homme au nom certes flamboyant (Lampedusa est plus qu'une simple terre, c'est une île!), mais qui est resté toute sa vie volontairement très discret, grand lecteur solitaire, n'ayant jamais cherché à s'insérer dans les milieux littéraires romains. L'auteur du Guépard s'est toujours tenu volontairement à l'écart de tous ces cercles qui auraient pu l'aider mais qu'il jugeait superficiels. Il préférait vivre au milieu de ses livres, dans son vieux palais décati, en bord de mer, avec sa femme, Alexandra Wolff von Stomersee, dite « Licy », une baronne lettone très originale pour son époque puisqu'elle exerçait la profession de psychanalyste.

Lampedusa ne se confie qu'à un petit groupe d'amis, comme le jeune Francesco Orlando, qui a laissé dans *Un souvenir de Lampedusa* (1962) un des témoignages les plus touchants sur la vie intime du vieux prince. Futur grand spécialiste de littérature comparée à l'École normale de Pise, Orlando avouera qu'il avait pendant un certain temps hésité à rencontrer Lampedusa, car, comme beaucoup d'intellectuels bourgeois, il nourrissait une certaine prévention pour ces milieux nobiliaires qui ne brillaient guère par leur culture. « Mon esprit associait alors noblesse locale et frivolité quasi analphabète », écrit Orlando.

Mais Lampedusa n'a rien du prototype de l'officier mondain ou du chasseur ignare. Tout en affichant un dilettantisme de façade, ce qui était alors quasiment une obligation dans son milieu, le prince avait en réalité énormément lu. Toute grande culture n'est d'ailleurs jamais un héritage, mais toujours une conquête personnelle. Ayant passé la première partie sa vie à méditer l'histoire, tout en voyageant, Lampedusa s'était adonné ensuite à l'étude de la littérature, en particulier anglaise et française, langues qu'il maîtrisait comme l'italien. Son pessimisme aristocratique, mâtiné d'humour, affectionnait particulièrement ceux qu'il appelait les « écrivains maigres », en particulier les moralistes français, comme La Rochefoucauld, sans parler de Laclos ou Stendhal, plutôt que les « écrivains gras », plus explicites, comme Dante, Shakespeare ou Proust, qu'il ne négligeait pas pour autant (il a laissé une étude très personnelle sur Shakespeare). Et c'est d'ailleurs un roman gras que Lampedusa laissera à la postérité, quand bien même, aux dires d'Orlando, il gardait un « goût fasciné, jaloux, presque envieux pour les maigres ».

C'est en 1954, après avoir accompagné son cousin poète, le baron Lucio Piccolo, à un colloque littéraire à San Pellegrino Terme, que Lampedusa décide de se lancer dans l'écriture d'une histoire qu'il portait en lui depuis longtemps. Il prit comme modèle du prince Salina son propre aïeul, l'astronome Giulio Fabrizio Tomasi di Lampedusa, le dernier Guépard. Et, en quelques mois, il écrivit le roman d'une vieille famille confrontée à l'unification garibaldienne (et secrètement mafieuse) de l'Italie. Il est difficile d'extraire une philosophie précise de ce grand livre, à la fois historique et psychologique, mais le scepticisme profond du prince se retrouve dans la fameuse réplique du jeune Tancredi, le neveu du prince Salina : « Se vogliamo che tutto rimanga come è, bisogna che tutto cambi », ce qu'on a traduit rapidement en français : « Tout changer pour que tout demeure. »

Propos que Lampedusa allait payer très cher, car il choqua le monde littéraire alors « tenu » en grande partie par le parti communiste, en particulier le puissant pape de la littérature italienne de l'époque, l'écrivain Elio Vittorini, auteur d'une célèbre *Conversation en Sicile*. Cet intellectuel marxiste, qui officiait chez Einaudi et Mondadori, refusa le manuscrit que Lampedusa lui envoya. Sa lettre du 2 juin 1957 est explicite. Le révolutionnaire sicilien joue au maître d'école avec le vieux

prince, qui se trouve alors à Rome dans une clinique où il va bientôt mourir. Vittorini lui écrit que son livre est «vecchiotto, da fine Ottocento» («vieillot, de la fin du XIXe siècle»), et il ajoute qu'il lui paraît déséquilibré, ne parvenant pas à combiner harmonieusement l'intérêt sociologique et la dimension narrative (sic), ce qui est totalement inexact. Vittorini ne le dit pas explicitement, mais, en partisan d'une littérature « impliquée », il ne peut en réalité supporter qu'un vieil aristocrate vienne remettre en cause son idéal révolutionnaire, en prétendant que la révolution ne changera rien, sinon en pire, puisque Lampedusa fait dire au prince Salina que « nous fûmes les guépards, les lions; ceux qui nous remplaceront seront les petits chacals, les hyènes », anticipant ainsi l'essor de la « bourgeoisie mafieuse » qui triomphera en Sicile après 1945, puis dans toute l'Europe, avec la révolution néolibérale des années 1980 dont on voit aujourd'hui le triomphe irrévocable, y compris en France.

Lampedusa reçoit la lettre de Vittorini (qui rend sans objet ceux qui tentent aujourd'hui de nuancer le refus de ce dernier) peu de temps avant de mourir, le 23 juillet 1957. Le prince s'est donc éteint avec l'idée qu'il ne serait jamais publié, ce qui n'a pu que conforter sa mélancolie.

Mais un an après sa mort, le grand écrivain Giorgio Bassani, l'auteur du Jardin des Finzi-Contini, découvre le manuscrit (incomplet) de Lampedusa grâce à la fille de Benedetto Croce. Bassani est aussitôt séduit par la puissance narrative et la force humaniste qui se dégage de cette histoire universelle où l'on voit une famille noble emportée par les errements de l'histoire, d'une façon certes moins tragique que la famille juive des Finzi, mais avec un résultat tout aussi implacable. Bassani n'a heureusement aucune des préventions idéologiques d'un Vittorini. Il est issu de la vieille bourgeoisie juive de Ferrare, et savoir si Lampedusa trahit ou non l'idéal révolutionnaire l'indiffère. Le roman est donc publié en 1958 chez Feltrinelli où Bassani dirige une collection, et *Le Guépard* rencontre très vite un grand succès. Il devient même le premier «best-seller» italien de l'après-guerre, remportant le prix Strega, l'équivalent du Goncourt. Plusieurs éditions se succèdent, suscitant alors une nouvelle polémique lancée par la gauche littéraire « progressiste ».

La critique de profession juge avec hauteur le style «daté» du prince, les milieux communistes, non contents d'avoir manqué le chef-d'oeuvre, l'attaquent en force en accusant son auteur d'être « réactionnaire ». C'est paradoxalement l'intervention en France de Louis Aragon qui met fin à l'offensive communiste dans la Péninsule. Dans «*Le Guépard et La Chartreuse* », publié dans *Les Lettres françaises* en février 1960, le grand poète précise que *Le Guépard* est peut-être écrit par un aristocrate mais qu'il n'en est pas moins un des plus grands romans du XXe siècle, refusant de se poser la question de savoir si c'est ou non un roman «de droite». Son oeuvre est « immergée » dans l'histoire et ne peut avoir «aucun caractère réactionnaire », écrit Aragon. Du reste, aux dires d'Orlando, Lampedusa n'était pas réactionnaire, au sens où on l'entend couramment. C'était avant tout un sceptique qui avait, comme Stendhal, de la nostalgie pour l'élégance de la société d'Ancien Régime, mais admirait dans le même temps « l'insolence jacobine des Français » de 1793 qui avaient osé renverser un régime en poursuivant un idéal élevé, celui de la liberté et de l'égalité. Rien à voir, selon lui, avec l'ambition douteuse d'un Calogero Serada, le père d'Angélique, prototype de ces bourgeois mafieux qui triomphèrent en Sicile en 1860. Le prince savait toutefois que l'idéal révolutionnaire serait aussi défait un jour ou l'autre en France comme il le fut en Italie. L'ordre oppressif l'emporterait en utilisant cette fois l'étiquette du progrès, de la modernité et de l'apolitisme. Un scepticisme qui rend Lampedusa toujours d'actualité.